
Question de survie

Gianjeet Ramburn

T*u peux le faire, c'est une nouvelle journée, rien n'est joué d'avance*, se répétait Hari en marchant rapidement à travers le centre-ville d'Ottawa. Une fois arrivée à son bureau, elle enleva son épais manteau, un habit qui lui avait permis de supporter le rude hiver canadien qu'elle appréhendait chaque automne malgré la douzaine d'années passées en Amérique du Nord. Elle poussa un soupir : la petite pièce glaciale et délabrée lui rappela qu'elle avait encore oublié de payer la facture d'électricité. Hari enfila de nouveau son manteau et alluma son vieil ordinateur portable. La jeune femme était une éminente avocate des droits de l'homme depuis plusieurs années déjà, mais vu qu'elle avait passé sa carrière à défendre les droits des réfugiés climatiques—souvent en tant que bénévole—elle n'avait jamais amassé beaucoup d'argent. Le premier courriel dans sa boîte de réception venait du bureau de la Première Ministre : Hari était invitée à une conférence décisive sur les migrants climatiques au Canada. L'avocate ne

pouvait en croire ses yeux. Pendant des années, elle avait essayé de convaincre le gouvernement de reconnaître les droits des migrants environnementaux. En vain. Elle ne s'attendait donc pas à ce qu'on lui offre l'accès, encore moins la parole, au congrès où les dirigeants politiques allaient reconsidérer les lois pour l'acceptation de ces réfugiés au Canada. Ses innombrables heures de travail aboutiraient peut-être à une entente qui permettrait aux habitants de l'île de Nauru de trouver asile dans le pays. C'était une occasion qui ne se présenterait qu'une fois dans sa vie et elle allait tout faire pour atteindre son but. Si les Nauruans étaient acceptés, non seulement les vies de plusieurs milliers de personnes seraient sauvées des violentes tempêtes qui menaçaient la petite île au milieu de l'Océan Pacifique, mais cela établirait également un précédent qui permettrait à d'autres réfugiés de trouver asile au Canada sur une base environnementale.

Pendant les huit mois qui précédèrent la conférence, Hari passa des jours et des nuits à se préparer. Sa vie gravitait autour de l'évènement et les quelques amis qui composaient son monde en dehors de son milieu d'avocate ne la voyaient presque plus. Certains soirs, quand elle arrivait à peine à garder les yeux ouverts mais savait qu'il lui fallait continuer, elle jetait un coup d'œil à la seule pièce décorative qui ornait son mur : une photo de famille. Sur celle-ci, ses parents étaient assis paisiblement à l'ombre d'un manguier, alors que sa jeune sœur et elle ne semblaient pouvoir attendre une minute de plus avant de retourner jouer sous un soleil éblouissant. La petite image suffisait à lui redonner courage et elle se remettait à la tâche.

— ... de toute façon, ce pays ne sera pas dirigé par la folie des écolos fanatiques.

Silence. Hari ne savait plus où elle en était. Elle respira profondément ; elle n'allait quand même pas laisser cette remarque désobligeante la déstabiliser devant les centaines de personnes qui étaient dans l'audience. Après des mois de travail, c'était le moment ou jamais d'influencer les dirigeants politiques. Elle savait très bien qu'une telle situation pouvait avoir lieu : son plus grand défi à la conférence n'était pas de convaincre les politiciens de l'importance d'accepter les réfugiés, mais d'arriver à contrecarrer la pression exercée sur le gouvernement par les lobbyistes des combustibles fossiles. La réplique qu'elle venait d'entendre n'avait pour but que de l'affaiblir. La gorge nouée par l'émotion, elle poursuivit son discours.

Durant les heures qui suivirent sa présentation, Hari était rongée par le doute. Elle ne pouvait même plus rester assise dans la salle de conférence et faisait les cent pas autour de l'immeuble. Comment avait-elle pu rater une telle chance ? Pourquoi n'avait-elle pas utilisé sa perspicacité légendaire pour contester le commentaire absurde du lobbyiste des énergies fossiles ? Elle aurait très bien pu rappeler à l'assemblée le danger imminent auquel faisaient face les Nauruans au moment même de ce congrès. Un intense cyclone tropical menaçait l'île de Nauru depuis quelques jours déjà et des milliers de personnes allaient sûrement devoir trouver refuge dans les quelques régions en hauteur de l'île.

— Ah, vous voilà finalement ! Madame Vrédot vous attend dans son bureau.

Hari sursauta. Absorbée dans ses pensées, elle n'avait pas vu arriver le secrétaire de la Première Ministre qui se tenait debout impatiemment devant elle. L'homme se remit à marcher en direction de l'immeuble, lui laissant à peine le temps de le suivre. Toujours sous l'effet de la surprise, Hari n'osa pas questionner le secrétaire sur la raison de cette entrevue inattendue.

En serrant la main de Sophie Vrédot, l'avocate se rendit compte que la Première Ministre était beaucoup plus petite qu'elle ne se l'était imaginé. Cependant, il était clair que c'était une femme de pouvoir : les cheveux tirés en arrière, une tunique blanche impeccable et une apparence soignée accentuaient un regard perçant. Sophie Vrédot alla droit au but : le discours d'Hari l'avait touchée et elle avait l'intention de faire passer la loi pour accueillir les réfugiés climatiques au Canada. Avec les rafales qui affectaient actuellement l'île de Nauru, elle pensait que c'était le moment propice pour parler au cœur des parlementaires et orienter les négociations dans la direction souhaitée. Hari dut retenir des larmes de joie : si Sophie Vrédot voulait faire adopter une loi, l'avocate n'avait aucun doute qu'elle y arriverait.

Une fois sortie du bureau de la Première Ministre, Hari se dépêcha de rentrer à sa chambre d'hôtel où elle avait laissé son vieil ordinateur. Elle avait hâte de partager la nouvelle avec le Président nauruan. Sans oublier sa sœur et ses parents. Elle espérait aussi que les rafales n'avaient pas affecté leur connexion internet, une situation qui était courante durant les périodes cycloniques. La journée avait été tellement longue qu'Hari n'avait même pas eu le temps de les informer du progrès des négociations. Les gros

titres du journal *Le Monde* apparurent sur son écran. Quelques heures auparavant, l'intense tempête et un raz-de marée avaient ravagé l'île de Nauru. Plus de soixante-quinze pour cent du pays était sous l'eau. Il était peut-être déjà trop tard...